

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Présentation

André Vachon

Number 3, September 1976

Félix-Antoine Savard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vachon, A. (1976). Présentation. *Lettres québécoises*, (3), 30–31.

Félix-Antoine Savard

Présentation*

Que Félix-Antoine Savard fut avant tout un poète, nous le savions déjà, mais il est intéressant de l'entendre dire par la voix d'un historien qui remonte à Homère pour mieux comprendre Menaud

Monseigneur,

L'un des grands historiens de notre temps, Lucien Febvre, aimait à dire de Michelet qu'il était «l'histoire même»; usant d'une formule semblable, je dirai que vous êtes «la poésie même». Poète, en effet, vous l'êtes essentiellement, et comme irrésistiblement, car, pour reprendre les mots du vieil Homère, c'est «poussé par le dieu» qui, «d'un coeur ami, [lui] donne [son] chant surnaturel» que le poète «déroule» sa mélodie.¹ (...)

Aristote lui-même me paraît justifier fort opportunément votre venue parmi nous, quand il explique que la poésie est «plus philosophique» que l'histoire.² C'est pourquoi, il me semble, le poète a qualité pour donner des leçons à l'historien. Chez les Grecs, les poètes étaient les «instituteurs» du peuple, comme Platon le fait dire à Socrate à propos d'Homère, qualifié d'éducateur de toute la Grèce;³ inspirés par les dieux, habités par eux, — *enthousiastes*, au sens étymologique, — les poètes étaient aussi des entraîneurs, comme le rapportait Théodore de Banville: «Le poète [...] entraînait sur ses pas des armées, et il leur donnait l'enthousiasme qui gagne les batailles héroïques.»⁴ S'il est des champs de bataille moins sanglants que ceux auxquels on fait ici allusion, ils sont souvent tout aussi exerçants — nous le savons, nous, Canadiens français — et l'on y succombe parfois, hélas! et moins glorieusement qu'aux Thermopyles ou à Salamine. Les poètes grecs, enfin, étaient des

sages, et c'est eux qui, dans les siècles héroïques, ouvrirent la voie à la corporation des amis de la sagesse — ou philosophes, — lesquels, en retour, ont probablement été les plus éloquents amis de la poésie.

Cette admirable conception de la poésie, c'est bien aussi la vôtre; et ce rôle irremplaçable du poète, vous l'avez courageusement assumé chez nous; cette antique culture, vous vous en êtes imprégné amoureusement, au point que votre oeuvre nous apparaît toute gonflée de cette sève hellénique dont la jeune et bouillonnante vigueur immortalisa le siècle de Périclès. Et pourtant, n'êtes-vous point le plus canadien de nos poètes? Et votre oeuvre, si originale, si personnelle, n'est-ce pas dans la terre de chez nous qu'elle a germé, et sous notre ciel nordique qu'elle s'est épanouie? Vous-même, vous vous décrivez comme un «enraciné»: «...rien d'authentique, rien de personnel ne peut se faire sans l'enracinement des sens, du coeur et de l'esprit», disiez-vous un jour; et vous ajoutiez: «Je suis un enraciné dans les réalités de mon pays.»⁵ Et vous parliez de votre père, «qui, le premier, a planté ma forêt intérieure»⁶. Ne l'eussiez-vous point confessée si souvent, on eût facilement décelé, à de multiples indices, la profondeur de cet enracinement: à votre amour de notre forêt, de nos plantes, de vos gourganes même, de tout ce qui a racine; et les images qui fleurissent sous votre plume vous eussent tra-

trahi, ces images dont vous dites, justement, qu'elles «poussent» en vous «comme des plantes».⁸ Homère, auquel on vous a presque comparé, était lui aussi un enraciné: et je me plais à penser que, s'il eût été canadien, c'est la colère de Menaud qu'il eût chantée, et les voyages de Gildore — car le vieil aède eût certainement, comme vous, senti, «sous [ses] pieds», «palpiter» l'universel.⁹

Entre cette vivace influence hellénique et le caractère authentiquement canadien de votre oeuvre, je ne vois point de contradiction, et encore moins y verrai-je quelque mystère. Vous avez, Monseigneur, le culte de la fidélité et la hantise de la continuité; à la jonction du passé et de notre avenir, vous vous êtes résolument posé comme un lien, devenu nécessaire. Par attachement pour les origines, vous avez remonté, en les explorant amoureusement, le cours de ces grands fleuves qui ont fécondé notre culture, notre langue, nos traditions; la Grèce, l'étymologie, le folklore furent, avec le Dieu de votre sacerdoce, la Bible et votre pays, les plus exaltantes passions de votre vie. Vous avez compris, par exemple, que notre culture, si elle est indéniablement française, pousse ses racines jusque dans les flancs nourriciers de l'Hellade. Serait-ce trop me hasarder que d'affirmer, de cette grandiose conception, qu'elle vous a suggéré, pour les vôtres, une suprême leçon? De même que le petit peuple grec, défait sur les champs de bataille, se donna sur Rome une miraculeuse revanche, l'élevant à la philosophie, aux arts et aux lettres, au point de lui imposer bientôt une domination spirituelle sans proportion avec sa propre situation de vaincu; de même, en cette vaste Amérique que nous avons ouverte à la civilisation, n'avez-vous point rêvé pour les vôtres, qui ne cédèrent qu'au nombre, cette sorte de revanche, cette domination des valeurs spirituelles, cet état de liberté intérieure, cette continuité, enfin, par les vertus de l'enracinement, dans la fidélité originelle?

Voilà donc pourquoi vous dénoncez nos négligences répétées, nos abandons de toutes sortes, nos lâchetés et nos trahisons — souvent inconscientes, mais non moins pernicieuses; voilà pourquoi, aussi, vous vous opposez aux rétrécissements, et aux mesquineries qui sont les rétrécissements de l'esprit et surtout du coeur; voilà donc pourquoi vous déplorez ces ruptures, ces déracinements, que l'on tente de cacher sous les faux noms d'évolution et de progrès; et voilà pourquoi, toute votre vie, vous nous avez invités, par l'écrit, la parole et l'exemple, à voir grand, à nous affirmer et à faire beau et bien. On vous a reproché, je le sais, de voir trop grand. Mais Homère, n'eût été la profondeur et l'immensité de sa vision intérieure, n'eût jamais donné l'*Illiade* et l'*Odyssée*; d'une poignée de bergers, il sut faire de nobles seigneurs et de valeureux guerriers, et, de quelques chefs de bandes, des rois prestigieux; d'un ruisseau, il fit un fleuve tumultueux, et, d'un champ, une vaste plaine; ses héros, enfin, il les porta au rang des dieux; et c'est ainsi qu'il acquit lui-même l'immortalité et que la Grèce entière se mit religieusement à son écoute. Non, l'enthousiasme du poète et les souffles de l'épopée sont, pour un peuple, un don du ciel. Que Menaud soit plus

grand que nature, qu'il manque de vérité, il est faux de le prétendre. Peut-être certains de nos sages critiques auraient-ils avantage à méditer cette pensée de Joubert: «Les poètes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai.»¹⁰

Dans votre constante recherche de la grandeur, pour vous et pour les vôtres, vous n'acceptez pas, non plus, qu'on prétende bâtir une littérature réservée à la consommation locale, au moyen d'une langue qui n'en est pas une, à notre usage et à notre entendement exclusifs, sous prétexte d'authenticité et de vérité. C'est oublier que la vérité est universelle. Votre oeuvre entière montre l'inanité de ces tentatives. Vos personnages sont bien de chez nous, mais leur drame intérieur est sans frontières. Et que dire de votre langue, bien française, riche, toute proche de ses vivantes origines, que viennent embellir encore ces mots de chez nous dont vous sertissez vos phrases avant tant de goût? Voilà où gît la véritable authenticité. J'ajouterai que vous avez contribué à l'enrichissement du français universel en lui restituant ces vieux mots et ces vieilles expressions dont la France, trop souvent, avait depuis longtemps oublié la saveur, et en lui révélant nos canadianismes. La langue qu'il nous faut écrire et parler ici, c'est la vôtre: une langue correcte, expressive, adaptée à nos réalités, mais jamais avilissante. Et tant pis pour ceux qui préfèrent, selon la forte expression de Lysias, se mettre «au service de leur propre servitude».¹¹ [...]

André Vachon

1. *L'Odyssée*, VIII, 498-499.
2. *Poétique*, IX, 1451.
3. *République*, X, 606.
4. *Gringoire*, sc. 8.
5. *Lectures* (Fides), juin 1964, 252.
6. *Loc. cit.*
7. *L'Action catholique*, 28 novembre 1959.
8. *L'Abatis*, p. 12.
9. *L'Action catholique*, 28 novembre 1959.
10. *Pensées*, XXI, 17.
11. *Oraisons funèbres*.

* Présentation de F.-A. Savard, au congrès de l'Association des Archivistes du Québec, Université Laval, 29 mai 1976. Quelques paragraphes de circonstance ont été retranchés.